

Compte-rendu moral de l'hôpital civil en 1914, fonds hospitalier
[Rédigé par Emilie Maria LUIGI qui dirigea les cours d'infirmières bénévoles de la
Croix-Rouge au début de la guerre].

*Les étoiles rouges indiquent des parties manquantes qui ont été découpées. La
transcription respecte la présentation et la graphie utilisée dans le document
original ; les ratures sont reproduites*

Compte moral 1914. Hôpital civil.

L'année 1914 à l'hôpital civil a présenté
deux aspects très différents :

Du 1^{er} janvier au 1 août

Du 1^{er} août au 31 décembre.

1^{er} janvier au 1^{er} août

Du 1^{er} janvier au 1^{er} août, réalisation
des prévisions de 1913, c'est-à-dire
assainissement des salles, achat
de mobilier etc. L'hôpital semble
être dans une ère d'amélioration
et de réforme. Le traitement des
enfants de Maldan par le soleil
donne aux jardins un aspect
inaccoutumé. Les consultations des
yeux, ou la gorge du nez et des
oreilles, prennent une importance
et une extension que nous
n'avions pas prévues. La création
de lits d'hospitalisation pour
ces services semble s'imposer. En
même temps, la question de
l'agrandissement de l'hôpital
revient à l'ordre du jour : nos
lits sont toujours remplis, les
hospices, au complet aussi, ne
peuvent nous enlever les
incurables qui forment une
majorité parmi nos malades.
Nos cellules, par suite des progrès
effrayants de l'alcoolisme, ne
sont plus assez nombreuses, et
la présence de déments, en

observation dans les salles est
pour nous une cause constante
d'anxiétés. La nuit surtout.
Enfin, un tas de questions
se posent qui semblent être
en voie de solution quand

la guerre éclate : la mobilisation arrête projets et travaux et tout autres sont les éventualités auxquelles il nous faut faire face.

Travaux faits dans
La 1^{ère} partie de
1914

Une certaine quantité de travaux prévus furent accomplis pendant cette période 1^{er} période 1914. Dès janvier le transfert de la lingerie à la Buanderie Centrale permit de rendre au grand escalier le cadre grandiose originel. Les cloisons qui fermaient le hall supérieur furent enlevées, les placards qui en encombraient inutilement le bas, bloquant vitraux et fenêtres disparurent. L'air et la lumière entrèrent de toutes parts. En même temps les travaux de reconstruction des cabinets Houelle furent rapidement menés : lavabos et vidoirs modernes, avec chûtes dans les sous sols pour les pansements et linges sales, remplacèrent avantageusement la vieille installation. Les mêmes travaux étaient en voie d'exécution

à la salle Henrot quand la mobilisation arrêta tout.

N'oublions pas de mentionner dans cette 1^{ère} période de l'année deux petites cérémonies qui ont réuni dans notre établissement les principaux bienfaiteurs des hospices. Je veux parler de l'Inauguration de la statue du Docteur Decès. Et de la fête du 14 juillet.

Inauguration de
la statue du
Docteur Decès

Les amis et la famille du Docteur Decès, le corps médical et les principales autorités de Reims se réunissaient le 30 mai 1914 dans les jardins de l'hôpital à l'occasion de l'inauguration de la statue du fondateur de la clinique chirurgicale. Après la découverte du buste de bronze, œuvre du sculpteur Chauvillon (?) [Chavalliaud], les invités se répandèrent dans

les jardins et visitèrent l'établissement et tout spécialement, naturellement la clinique. Celle-ci fraîchement repeinte et ripolinée en blanc, remplie de fleurs et de plantes vertes, s'était vraiment mise en frais pour faire honneur à son fondateur. Tandis que les visiteurs ~~admis~~ étaient frappés de la gaité des salles, les chirurgiens examinaient les nouveaux appareils

de stérilisation qui permettent d'assurer dans $\frac{3}{4}$ d'heures ~~toute~~ une stérilisation parfaite pour plusieurs opérations.

Fête du 14 juillet

Pour la 1^{er} fois, les autorités militaires se sont rendues, après la revue, à l'hôpital, et ont visité tous les malades, s'attardant tout spécialement dans les salles d'enfants, où les bambins ravis de voir tant de beaux uniformes, ouvraient de grands yeux joyeux. Le grand hall, au haut du grand escalier, égayé de roses rares, offertes par M^{me} Paul Krug servit de salle de réception. Enfin la musique donna pour les malades un concert très apprécié.

Août 1914
militaires à l'
hôpital civil

Dès la mobilisation, et tandis que les hôpitaux militaires temporaires s'organisaient le « service de santé » nous demanda de mettre à sa disposition le plus grand nombre possible de lits ~~disponibles~~ pour des blessés militaires. Dans l'espace de 24 heures, nous avons une centaine de lits vides, certains malades étant mobilisés ; par suite du fait de guerre de nombreux « malades des communes » demandant à être rapatriés ; enfin, les chirurgiens

ne retenant dans leur service que les cas urgents. Nous avons reçu, en effet, dès les premiers jours d'août, des soldats malades dans beaucoup de salles et surtout, chose qui n'était pas prévue, un si grand nombre d'aliénés en observation que, non seulement nos cellules étaient au complet, mais même les salles Navier et S^t Maurice en étaient remplis. Ce nombre anormal d'aliénés à l'hôpital demandant une organisation qu'il nous était difficile de créer en quelques jours, le service de santé décida de les envoyer ~~directement~~ en

observation à l'Asile départemental de Châlons, après un séjour de 48 heures seulement à l'hôpital. Tous nos aliénés étaient donc évacués à Châlons au moment de l'occupation allemande.

Etat des infirmières
bénévoles de la
Croix Rouge

Aussitôt que la guerre fut déclarée, chacun se souvient tout à coup qu'il y a une école d'infirmières à l'hôpital civil. Après entente entre les sociétés de la Croix Rouge et la Commission administrative des hospices, 50 jeunes femmes, inscrites comme aides-infirmières aux sociétés de la Croix Rouge, et quelques ecclésiastiques qui vont être nommés Infirmières militaires, sont admis à faire un stage à l'hôpital, à suivre des cours pratiques, faits à leur intention, à acquérir quelques notions de « soignage hospitalier ». Ces infirmières bénévoles ont fait leur stage très sérieusement de 6^h du matin à midi – de 2^h à 6^h30. deux heures dans la journée étant consacrées aux cours pratiques, (bandages etc.) Le premier résultat effectif a été un criblage qui

s'est fait tout seul : plusieurs
[enlever] de ces dames ne
pouvant supporter, soit la vue

du sang soit le spectacle de
la mort, soit surtout la
fatigue, renoncèrent d'elles
mêmes à leur stage et leur
bonne volonté fut utilisée
d'une autre façon, dans
les hôpitaux de leur Sociétés.
Le 2^{ème} résultat fut que les
infirmières diplômées de la
Croix Rouge eurent tout de
suite des aides un peu
dégrossies, sachant faire un
lit, laver un malade, et
surtout connaissant l'importance
de la propreté et de l'aseptie
en matière hospitalière.

Préparation d'une
réserve importante
de pansements stérilisés

L'administration des
hospices prévoyait les jours
mauvais et l'on nous conseilla
de profiter de ce que la gaz n'était
point encore coupé pour
faire une grosse provision de
pansements stérilisés. Pendant
tout le mois d'août le personnel
travailla avec ardeur à préparer
des pansements, à coudre des
bandes, et on stérilisa jour et
nuit afin d'avoir une grosse
provision de gaze prête à être
employée. C'est grâce à cette
grosse réserve de pansements
stérilisés que nous avons pu
faire face aux arrivages importants
de blessés du mois de septembre.

Septembre 1914

Nombreux sont les évènements en septembre
qui se succèdent à l'hôpital civil.
Je me contenterai de les faire
connaître dans leur ordre chronologique.

2 septembre 2^h matin

Grand arrivage de soldats
blessés venant du Châtelet : 800 environ
blessés par des balles. Les cas graves
sont hospitalisés, les autres sont
nourris, pansés, baignés puis
évacués par le C.B.R. dans l'

3 septembre 3^h matin

après-midi (la gare de Reims ne fonctionnant plus). En majorité ce sont surtout de petits blessés. Aussi, peu nombreux sont ceux que nous conservons.

De nouveau grand Branle-bas matinal. Nous croyons d'abord que c'est un arrivage de grands blessés mais nous sommes vite détrompés. C'est le Corps de santé militaire qui avant de quitter Reims, transporte à l'hôpital tous ses grands malades tous ses blessés graves, trop mal, semble t'il, pour être évacués hors de la ville. A ces militaires se joignent des éclopés, petits blessés fuyant devant l'invasion, et aussi des soldats qui arrivent isolément : ils ont perdu leur corps et désirent s'accrocher à une formation quelconque pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

Nous non plus, nous ne désirons pas laisser à l'ennemi des prisonniers de guerre, aussi nous nous évertuons à faire, malgré l'absence de trains, (le C.B.R. ne marche plus), un service d'évacuation. Nous sommes aidés pour cela par M^{me} Colanéri, belle-fille du Docteur Colanéri qui nous procure plusieurs autos prêtées dans ce but par des particuliers, et toute la journée du 3 nous évacuons sur Epernay ~~d'abord~~ puis, quand la gare d'Epernay est fermée, nous faisons encore un dernier envoi pour Paris. Madame Colanéri accompagne elle-même plusieurs convois de blessés. Puis c'est une infirmière de l'hôpital qui accompagne les derniers ⁽¹⁾.

Il ne reste donc le 3 septembre au soir à l'hôpital, en plus des civils,

que 50 militaires et un officier :
le commandant Turpin qui
devait mourir de ses blessures pendant
l'occupation allemande. Le
personnel des infirmières est au
complet.

- (1) L'auto et l'infirmière ~~qui accompagnèrent~~
le dernier convoi ne purent rentrer à Reims qu'
après l'occupation allemande.

4 septembre 9^h du matin

Premier bombardement de Reims,
d'abord nous croyons que le canon
tonne autour de la ville et c'est seulement
en entendant les explosions se rapprocher
de l'hôpital que nous nous rendons
compte de ce qui se passe. Alors
internes, médecins, infirmières, domestiques,
chacun, dans son service, aident à
descendre les malades au rez-de-
chaussée. Le vacarme est effrayant.
Une trentaine d'explosifs de gros
calibres tombent autour de l'hôpital.
Enfin tous les malades sont en
bas ... mais le silence se fait ...
le bombardement est fini, il a
duré 40 minutes. Aussitôt on
remonte les malades. Deux obus
sont tombés dans le quartier des
infirmières, dans le jardin, et sous
les chambres. Les dégâts matériels sont
peu importants.

Nous nous félicitons d'en
être quittes à aussi bon compte
quand un lamentable défilé
remplit la cour : Dans des véhicules
hétéroclites, sur des brancards, on
nous apporte des blessés civils atteints
par des éclats d'obus. Une 20^e sont morts
pendant le transport, on ne
peut que constater le décès, les
autres sont si mal arrangés que
les infirmières ne peuvent pas faire
les pansements sans l'aide du

chirurgien. Les Docteurs Lardenois et
Harmant se multiplient. Nous admettons

dans les salles une 50^e de blessés.
La plupart sont très mal et il
y a peu d'espoir de les sauver.

5 septembre 10^h le matin

Leur uniformes gris, pour
la première fois, traversent la
cour d'honneur. Nous faisons tous
grise mine aussi. Ils se dirigent
d'abord au bureau des entrées, puis
au mien. Ce sont 2 médecins militaires
le plus âgé, le Major Opf, qui
parle assez bien français, demande
la liste des lits vides dans chaque
salle. Je la lui donne. Serait-il
possible, demande-t-il encore, d'
hospitaliser 200 blessés allemands
environ, au maximum, et seulement
en cas d'extrême urgence ? – Oui
c'est possible, nous en référerons
à la Commission administrative. – Votre bureau,
Madame, est splendide ... Je
ne réponds pas – l'hôpital me
paraît un monument superbe !
– je continue à garder le silence.

Devant ce mutisme, ces
messieurs se retirent se mettant
poliment à ma disposition
pour aplanir toute difficulté.

Ouf ! ... nous sommes de
nouveau chez nous mais nous
rageons quand même !!!

8 septembre

A part deux officiers allemands
éclopés qui ont passé une nuit
à la clinique, l'hôpital présente
tout à fait son aspect ordinaire.
Nous n'avons plus vu d'Allemands
et nous pourrions presque oublier

l'occupation allemande, tant nous menons ici,
entre nous, notre vie habituelle.

Pourtant, à 5 heures du soir,
on admet à la clinique, deux soldats
du génie, affreusement brûlés en
faisant sauter (nous disent-ils
officiellement) le fort de Brimont.
Tous deux, malgré les soins donnés,
meurent dans quelques heures.

9 septembre

Nous restons perplexes : « Pourquoi font-ils sauter le fort de Brimont ? »

Grand arrivage de blessés allemands, 800 environ. La cour est remplie d'uniformes gris. Cette fois-ci, c'est l'invasion. Une certaine agitation se manifeste parmi le personnel et parmi les malades. Les soldats français et les civils blessés sont furieux de voir ces nouveaux voisins de lits ; ils leur tournent consciencieusement le dos. Le seul turco blessé qui nous reste enlève et cache sa chéchia. Les infirmières dont la famille habite les provinces envahies disent qu'elles ne veulent pas soigner d'Allemands. Je les raisonne, nous les raisonnons : « quand on est infirmière il faut voir seulement la maladie à guérir ... les infirmières allemandes soignent de nos blessés et l'espoir qu'en retour de nos soins, peut être

que les notre prisonniers seront mieux soignés en Allemagne, doit nous donner le courage de faire notre devoir, sinon de bon cœur au moins avec conscience ».

Enfin, ces demoiselles se rendent tristement à mes raisons. Le service s'organise. Nous pansons à la salle d'urgence les éclopés ; les grands malades ou grands blessés seuls sont hospitalisés. M^{elle} Borrel et M^r l'abbé Geysel servent d'interprète. Cela simplifie les choses. Ce qui nous dégoûte le plus c'est la vue de l'uniforme gris dans les salles. Nous décidons de les renfermer ~~each~~ tous. Quand nous ne verrons plus l'uniforme nous n'aurons plus moins de répugnance pour le malade.

10 septembre

Les blessés continuent d'affluer. Le service de santé nous déverse dans la journée 80 officiers dont

un colonel. Ce sont de grands blessés d'éclats d'obus. Ces messieurs sont rudement moins commodes que les soldats ; certains veulent absolument être entre Allemands et nous les mettons presque tous à la clinique et au quartier Simon, où ils occupent les salles Navier et S^t Maurice et où

entre les lits, nous mettons des lits de sangle.

Le service de santé et un général dont nous ignorons le nom vient visiter l'hôpital et spécialement les officiers blessés. Ceux-ci se déclarent très satisfaits des soins qu'ils reçoivent. De notre côté nous nous plaignons que l'un d'eux a parlé peu poliment à une infirmière. Le coupable, spontanément fait des excuses. On nous annonce un service d'évacuation, un chirurgien allemand qui verra les officiers, et des étudiants allemands qui aideront à faire des pansements à la salle d'urgence. Nous devenons donc « Hôpital principal d'évacuation pour Allemands ».

Le service de santé circule dans les salles. Un chirurgien met des appareils plâtrés aux officiers en vue d'une évacuation prochaine un médecin visite les typhiques. Tout à coup, vers 3 heures un ordre arrive du quartier général. Ces messieurs s'éclipsent. Les jeunes étudiants allemands qui faisaient des pansements aux éclopés suivent le mouvement. Un 2^{ème} ordre circule dans les salles : Que tous les Allemands qui peuvent marcher

aillent au « lycée de garçons ».

Un tout petit groupe se forme et s'en va. Il y a ici très peu de malades ou de blessés en état

(pas d'allusion
aux soldats
français hospitalisés)

de marcher. Et les autres ? ... je
me demande ce qu'on fera des
autres ? ... Le major chef se présente
à mon bureau. « Je viens, Madame,
vous faire mes adieux. Je quitte
Reims avec mes troupes. Nous
ne pouvons enlever nos blessés, et
je vous les confie. En vous remerciant
des soins qui leur ont été donnés ».
Je réponds : « J'espère Monsieur le
major qu'en retour vous donnerez
tous vos soins aux blessés français qui
entrent dans vos hôpitaux. « Je
ne dis plus rien. Je me sens
trop joyeuse ! ... certes nous
soignons autant de blessés
allemands qu'on voudra pourvu
que tous les autres s'en aillent.
***** morceau découpé

13 septembre 6^h matin

Des troupes passent devant
la maison. Le concierge ouvre le
grand portail à deux battants
afin que chacun puisse les voir.
et il crie « Ce sont les nôtres » Malades
domestiques, infirmières se précipitent
aux portes et aux fenêtres et
applaudissent nos troupes. Vite
on annonce la nouvelle dans
les salles. Nos soldats blessés qui
sont restés pendant toute l'
occupation prudemment au lit,
sont radieux. Ils regardent
narquoisement, quoique sans haine
leurs voisins de lits allemands. Ceux-
ci ne bronchent pas... tout au plus
ont-ils un peu pâli. Le turco
remet sa chéchia, avec un
large sourire. Tout le monde
éclate de rire devant ce geste.

Tandis que les hôpitaux
militaires s'organisent, la Commission administrative
continue à assurer la lourde
tâche de recevoir tous les blessés, ici
et dans les autres établissements.
Nous nous ingénions à improviser
des literies... les éclopés coucheront
sur de la paille ou chez l'
habitant. Les gens du quartier

se mettent avec beaucoup de dévouement à notre disposition. Ils offrent aux petits blessés des lits chez eux. Ils nous aident au

transport dans les salles.

Le service des professeurs externes fonctionne jour et nuit. Internes et infirmières se relayant pour assurer les 1^{er} secours aux blessés.

14 septembre

Arrivée des services de santé militaires. L'évacuation à l'arrière des ~~services de santé~~ blessés français et allemands s'organise. Nous avons ainsi des lits pour les nouveaux arrivants qui jour et nuit nous sont amenés.

17 septembre

Bombardement intensif. Un obus tombe devant la clinique chir. et sur Marcel Pousseur, le garçon de salles, qui traversait le jardin pour chercher du lait. Les éclats d'obus sont dans les salles de la clinique, les vitres volent en morceau. Les malades ont très peur. On les transporte dans les sous-sols et à la salle Maldan.

19 septembre

Le bombardement fait rage dès le matin. 4 obus tombent successivement sur le dortoir des infirmières, devant la buanderie sur la salle Périn, vide heureusement. Les dégâts matériels sont considérables M^{elle} Gingler (infirmière) est blessée ~~à la salle Henrot~~, tandis qu'elle faisait un pansement, par un éclat d'obus qui a traversé la salle Henrot. Elle perd connaissance et tombe par terre. Son bras est cassé et blessé gravement

en deux endroits. Devant le danger tous les malades sont descendus sur des brancards à la cave ou au rez-de-chaussée.

Les blessés civils du bombardement affluent à l'hôpital qui est archi plein. Nous avons des blessés partout – dans le lavabo et la bibliothèque près du réfectoire des infirmières, au

- bas du grand escalier – dans les magasins à vaisselle du sous-sol.
- 20 septembre Le gaz est coupé dans toute la ville et l'eau nous manque dans certains services, les obus ayant coupé des conduits.
- 21 septembre L'hôpital reçoit la visite de M. Lenoir qui emportera à Paris nos lettres. Depuis le 3 septembre nous n'avons pu ni en recevoir ni en envoyer.
- 24 septembre Un obus tombe sur la salle Museux, le plafond s'écroule et 5 malades sont tués (ce sont heureusement 5 tuberculeux à la dernière période, presque mourants). Le garçon de salles et 2 infirmières sont légèrement éraflés ~~coupés~~ par des éclats d'ardoises de la toiture.
- Devant cette succession d'accidents, les autorités militaires évacuent de plus en plus leurs blessés non seulement à l'arrière mais dans des quartiers moins exposés : à l'hôpital Mencièrè, chez les frères de Courlancy etc. Une équipe de nos infirmières va assurer à l'hôpital Mencièrè le soin de ces blessés.
- ~~Mais chacun~~ Le personnel est surmené ; presque chaque jour les malades sont descendus à la cave, mais ils y sont entassés et il est très difficile des les y soigner, alors quand le bombardement s'arrête on les remonte. Ce transport continuel de malades est tuant pour eux et pour nous tous *. Malgré les évacuations constantes, les malades qui nous restent sont encore très nombreux et les civils blessés ou malades continuent à affluer.
- car même les directeur et * internes et adm. souvent nous aident
- 30 septembre Visite de MM. Léon Bourgeois Vallé et Lenoir. Ces messieurs causent avec tous les malades et voient les services improvisés dans les caves.
- 5 octobre Un énorme obus démolit le pilier du cloître - ébranle toute la

maison. La façade de la salle
Luton s'effondre. Un lit est
projeté dans le vide ; heureusement
~~Qu'~~ la petite fille qui l'occupait
venait d'être descendue à la cave.
Il y a une grande émotion
dans la salle où les malades
étaient remontés des caves la
veille seulement - mais il n'y a pas d'
accidents de personnes.

Très effrayés, les
malades supplient qu'on les
mette en lieu sûr. Certaines
familles viennent les rechercher.
La Commission administrative après entente avec
l'autorité militaire décide d'
enlever de l'hôpital le plus de
malades possible. La salle Luton
toute entière, infirmière et domestiques
compris va à Noël-Caqué. La
salle Doyen de même à Roederer.
Les frères de Courlancy et la clinique
Mencière recevront aussi nos
hospitalisés.

6 octobre

Le 6 octobre, l'hôpital en
grande partie évacué ne
contient guère que 130 malades
et blessés environ. Il reste 50
contagieux au pavillon d'
isolement. A part cela seules certaines salles
du rez de chaussée, les caves
et les sous sols sont occupés.
~~Nous les avons fait~~ Ces caves ont été déblayées
assainies et chauffées ; les malades
y sont couchés sur des lits. Ils
y sont surtout en sécurité, ce
qui est l'essentiel.

Nous nous organisons pour
subir sans trop de risques un
long bombardement. Des lits
sont mis pour les infirmières
à la Bibliothèque et à l'Electro-
thérapie. Les domestiques couchent

dans de petites caves près des
appareils fournissant le chauffage
central. Les vitraux du réfectoire

des infirmières étant tous brisés,
elles mangent, par petites tables
dans la cuisine adjacente qui y communique.

~~Enfin~~, Par suite des
évacuations successives, le
personnel des infirmières est en
surnombre. Quelques unes d'
entre elles, sont brisées par la
fatigue et les émotions - qui
s'est ajoutent à 15 mois de
dur travail dans les salles. La
commission administrative décide de leur donner
un mois de congé bien mérité
~~Elles partent pour~~ qu'elles prennent
dans leur famille, hors de
Reims et à tour de rôle (!) à peu d'exceptions près.

Alors, jusqu'au 24 octobre
il y a une période de calme
relatif. Les malades et le personnel
se sentant en sûreté... laissent
siffler les obus, sans trop d'émotion.
Ils commencent à s'y habituer. Mais
la vie de la population, entassée
dans les caves n'est pas saine -
des épidémies de rougeole, de
diphthérie, et des cas de m'en- cérébro
spinales se déclarent à l'hôp et
nous les hospitalisons. L'isolement
est plein – et les rougeoles sont
à la salle Saint Maurice. Ces derniers

bâtiments sont bien légèrement
construits... un obus les mettrait
en miettes... mais ils ont été
épargnés et peut-être le seront-ils
encore.

24 octobre

Un obus tombe sur la loge
du concierge ensevelissant
sous les décombres le concierge
sa femme son fils sa fille,
le major Lardeunois et un
vaguemestre militaire. Une équipe
d'ouvrier qui travaillait dans
l'hôpital aidée de M^r l'Econome
s'empresse de les délivrer et nous
constatons avec joie qu'ils sont
non seulement vivants mais
encore indemnes. Ils en sont
quittes pour la peur...

28 octobre

Le Cardinal Luçon
vient visiter les malades ~~et les~~.
Ceux-ci sont très touchés de
cette marque de sympathie

22 novembre

Un obus tombé sur
le quartier des infirmières
détruit les chambres des
veilleuses. Pas d'accident de
personnes.

Nous avons reçu la
veille de nombreuses victimes
du bombardement. Depuis le
15 novembre les blessés civils
admis chez nous sont de
nouveaux nombreux - plus

nombreux même qu'au mois
de septembre - les obus étant
surtout tombés dans les
quartiers populeux.

Nous n'avons que fort peu
de soldats : quelques grands
blessés dont l'état s'améliore
et qui préfèrent ne pas risquer
un transport pouvant
compromettre leur guérison - aussi
une 50^e de soldats atteints de
la gale. Ils logent au quartier
Simon et s'abritent à la cave
dès que les obus approchent.

Nous avons reçu assez de
malades civils et les salles Mansuy
Bienfait et Jolicoeur sont rouvertes
depuis le commencement du
mois. ~~Sauf de~~ La salle Maldan
~~est~~ aussi est remplie de petits
blessés. Quand les obus tombent
près - souvent 2 fois par jour
nous ~~les~~ descendons les enfants dans le
sous-sol. La manœuvre est
rapidement faite, les internes
viennent y aider.

4 décembre

Quatre obus sont tombés
~~devant~~ sur l'hôpital. Le 1^e devant
la buanderie a encore criblé
d'éclats la chapelle et les chambres
d'infirmières. Le 2^e a démoli le
mur adossé à l'isolement. Le
3^e défoncé les chambres 5 et 6

de l'isolement. L'infirmière de ce dernier service venait heureusement de descendre tous ses malades à la cave (un petit réduit de l'isolement où sont les appareils du chauffage central). grâce à ces précautions il n'y a pas eu de victimes, car les salles bombardées étaient occupées et les matelas de ces chambres ont été hachés par les obus. Le dernier obus est tombé sur la boulangerie. un boulanger a été blessé.

31 décembre

Le service de l'isolement est ~~donc~~ transporté au quartier Simon. Les autorités militaires ont évacuées de chez nous, à l'arrière, tous les cas de gale - ainsi que les soldats qui nous restaient. Chacun maintenant ici est aguerri au son du canon et au sifflement des obus. L'état moral du personnel et des malades est excellent.

E.M. LUIGI